les noms (Amahrâ pour Amharâ, p. 220, 231), les sigles expliqués hors de propos (IFAO, p. 215) ou les fiches contaminées par des éléments déplacés (Césarée de Syrie, p. 226 ; Kharezmiens, p. 235). Il pourra trouver que de trop grandes concessions ont été faites à ce lecteur cultivé : si le Pervaneh se comporte en effet comme le vrai maître de l'État seldjukide (p. 18), ce lecteur ira-t-il jusqu'à l'index (p. 240) pour préciser son statut ? Les Ayyūbides et les Assassins ne lui ont-ils pas été trop imprécisément présentés (p. 12, 13) dans l'introduction, et dans le texte n'est-ce pas une aide bien trompeuse qui lui a été apportée, pour lui faire situer les Seldjukides de Rūm, que de l'avoir orienté vers Byzance (p. 159) ? Mais le spécialiste conviendra vite que ce sont là des défauts mineurs qui n'auront sans doute pas gêné ce public cultivé qu'il faut atteindre, mis ainsi en contact direct avec la réalité d'une documentation contradictoire : d'autres jugements que celui de Maqrīzī (Ibn Wāṣil, Nuwayrī, Mufaḍḍal Ibn Abī l-Faḍā'il) s'intercalent dans son texte, et, là où le fidèle partisan de Baybars revendique pour son maître le meurtre de son prédécesseur (p. 54), le chanteur des rues l'en innocente (p. 192) ; la présentation en continu d'une vie du sultan n'aurait pas traduit ainsi les incertitudes et les partis pris.

On ne peut séparer le texte de sa très belle illustration : les magnifiques photos choisies par Margaret Sironval, son intelligente iconographie où les objets et les miniatures se répondent (p. 98-99) et s'accordent au texte (on pense aux décors du théâtre d'ombres et aux images populaires qui accompagnent les passages du « roman »), ainsi que les fragments calligraphiés des textes arabes (les textes correspondants sont placés entre astérisques dans la traduction, mais le lecteur non arabisant ne le saura pas, pas plus qu'il ne saura que chaque chapitre de la traduction est orné, à son début, des premiers mots du texte arabe correspondant, figurant en rouge comme dans les manuscrits). De si belles images invitent à la rêverie, tandis que la discordance des témoignages rappelle, comme récemment on a pu le faire pour une époque mamelouke plus tardive (cf. C. Petry, « Scholastic Stasis in Medieval Islam Reconsidered », *Poetics Today* 14, 1993, p. 323-348), que la liberté du jugement historique fut en ces temps le signe d'une culture vivante.

Jean-Claude GARCIN
(Université de Provence)

Ahmed EL-MASRY, *Die Bauten von Ḫādim Sulaimān Pascha (1468-1548) nach seinen Urkunden im Ministerium für fromme Stiftungen in Kairo.* Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1991 (Islamwissenschaftliche Quellen und Texte aus deutschen Bibliotheken, Band 6). IX + 594 p.

Cet ouvrage est la publication d'une thèse soutenue en 1990 à l'université libre de Berlin. Il se présente en trois parties : l'étude proprement dite composée de huit chapitres, suivie d'environ 120 figures, cartes et photos, enfin l'édition en fac-similé du document des actes de *waqf*-s de Sulaymān pacha. En 1985, Gerd Winkelhane et Klaus Schwarz avaient ouvert cette collection en publiant un travail semblable portant sur un autre gouverneur de l'Égypte ottomane, Iskandar pacha, sous le titre de : *Der osmanische Statthalter Iskender Pascha (gest. 1571) und seine Stiftungen in Ägypten und am Bosphorus.*

BCAI 11 (1994) A. El-Masry: Die Bauten von Ḫādim Sulaimān Pascha (1468-1548) nach seinen Urkunden im Ministerium für fromme Stiftungen in Kairo, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'étude commence par un glossaire extrêmement succinct d'une cinquantaine de termes techniques essentiellement architecturaux, mais on se demande pourquoi le mot « Koran » y figure. Il est tout aussi curieux de voir figurer, en fin de cette liste de termes arabes, le mot allemand de « Trinkfenster » dont on ne nous fournit même pas l'équivalent arabe.

Le premier chapitre est consacré à une présentation historique succincte de la conquête de l'Égypte par Sélim Ier et du premier demi-siècle de pouvoir ottoman sur la vallée du Nil. Contrairement à l'affirmation de l'auteur (p. 10), le sultan ottoman n'a envoyé une ambassade auprès de Ṭūman bāy réfugié en Haute-Égypte que début mars 1517, soit un mois et demi après la bataille de Raydāniyya, qui eut lieu le 23 et non le 22 janvier. L'assassinat d'une partie des émissaires envoyés par Sélim Ier ne pouvait donc pas être la cause de cette bataille qui avait ouvert la route du Caire aux troupes ottomanes (cf. Ibn Iyās V, p. 167). Il est pour le moins anachronique de parler d'un désintérêt de la population égyptienne, à cette époque, à la fois envers les Mamelouks et les Ottomans « car les deux dynasties étaient étrangères » (p. 11). Il faudra attendre le XIXe siècle pour qu'une quelconque prise de conscience d'identité nationale ait le moindre écho sur le plan politique. Dans le même ordre d'idées, il n'est pas possible de parler d'« État turc » à propos de l'Empire ottoman au XVIe siècle. Il s'agissait alors d'un ensemble pluriethnique, d'une construction politique de type impérial où l'élément turc ne jouait pas encore un rôle prépondérant. Par ailleurs Tchoban Mustafa, nommé gouverneur de l'Égypte par Soliman le Magnifique à la mort de Ḫayr Bey en octobre 1522, n'était pas grand vizir, mais avait seulement rang de second vizir. Plus important (p. 12), le grand vizir Ibrāhīm pacha n'arriva en Égypte qu'en avril 1525, il n'a donc pas pu réprimer les premières révoltes de l'année 1523. En outre il n'a fait qu'un séjour en Égypte, et non pas deux, et celui-ci n'a duré que trois mois.

Dans le second chapitre, El-M. présente rapidement les différents documents de *waqf*-s attribués à Sulaymān pacha, gouverneur de l'Égypte de 1525 à 1538 pratiquement sans interruption. Il s'agit d'un ensemble de 40 documents conservés au ministère des Waqfs du Caire, sous le n° 1074, et d'un second document, classé sous le n° 58 dans la nouvelle série de documents mise à jour en 1969, soit un ensemble d'environ 350 pages. Une telle masse documentaire aurait mérité davantage qu'une vingtaine de pages de résumé succinct de leur contenu, et de rapide présentation des différents employés gérant un *waqf* de l'importance de celui de Sulaymān pacha.

Dans les chapitres III à VII, El-M. passe en revue les différents types de bâtiments constitués en biens de mainmorte par Sulaymān pacha. Il commence par une longue description de la mosquée construite dans la citadelle du Caire. Il s'agissait du premier édifice de ce type élevé par les nouveaux maîtres de l'Égypte. Il présente ensuite la traduction du passage du document donnant la description du bâtiment. L'auteur procède de la même manière dans les chapitres suivants consacrés à la *madrasa*, aux *zāwiya*-s et aux caravansérails. Les généralités sur les fonctions et les différentes parties des caravansérails auraient pu être beaucoup plus brèves (p. 131-139). Il s'agit là d'éléments largement connus ayant fait l'objet de nombreuses études ces dernières années, notamment de la part de Muhammad Scharabi. En évoquant les différents employés d'un caravansérail, l'auteur puise allègrement aussi bien dans les sources mameloukes qu'ottomanes, couvrant ainsi six siècles d'histoire, pour présenter finalement un bâtiment dont le document descriptif est de la première moitié du XVIe siècle. L'histoire a une dimension diachronique que, même d'un point de vue architectural, on ne peut pas gommer. Ainsi, la fonction de *nāẓir al-sūq*, tirée d'al-Ṣayrafī, n'est plus mentionnée à notre

BCAI 11 (1994) A. El-Masry: Die Bauten von Ḫādim Sulaimān Pascha (1468-1548) nach seinen Urkunden im Ministerium für fromme Stiftungen in Kairo, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

connaissance à l'époque ottomane. On parle alors fréquemment de *šayḫ al-sūq*. Les *qaysāriyya* (halles commerçantes couvertes) n'ont pas totalement disparu dans le Caire d'aujourd'hui (p. 138), du moins dans le sens où on l'entendait à l'époque ottomane. Le terme tendait à signifier ruelle couverte, bordée de part et d'autre de boutiques et généralement pourvue de portes. La *sikkat al-Bādistān* au Khān al-Khalīlī portait précisément le nom de *qaysāriyya* dans les documents des tribunaux ottomans du XVIe siècle. Il subsiste un autre exemple jusqu'à nos jours à côté de la mosquée d'al-Ġawrī. On ne comprend pas pourquoi El-M. arrête la traduction du passage consacré à la *wikāla* de Būlāq à la fin de la description du rez-de-chaussée (p. 139-143). Comme tous les bâtiments de ce type au Caire, cette *wikāla* disposait d'un étage comportant en l'occurrence trente et un appartements d'habitation parfaitement décrits. Peut-être a-t-il estimé inutile d'en parler dans la mesure où cette partie du bâtiment a aujourd'hui disparu. Mais alors l'étage du caravansérail aurait dû faire l'objet d'une étude dans le chapitre VII spécifiquement consacré à tous les bâtiments aujourd'hui disparus.

Le dernier chapitre, portant sur le style de l'architecture en Égypte à l'époque ottomane n'apporte aucun élément nouveau. El-M. se contente de quelques généralités sur les trois siècles d'époque ottomane. C'est là qu'on aurait attendu une analyse sérieuse des innovations apportées par les nouveaux maîtres de l'Égypte et une étude des permanences mameloukes dans l'architecture égyptienne telles qu'on pourrait les saisir dans les bâtiments décrits dans les actes de Sulaymān pacha, construits au début de l'époque ottomane, et dont un certain nombre sont encore conservés de nos jours. Ce travail n'a guère été fait, à part quelques allusions dans la partie consacrée à la mosquée de la Citadelle et à la *madrasa*.

Dans la seconde partie de l'ouvrage (p. 159-223), El-M. présente une série de cartes, figures et croquis, suivie de photos. Les reproductions sont souvent de qualité très médiocre (fig. 5, 6, 7, 27, 29, 33). Certes il s'agit souvent de reproductions de documents appartenant au service égyptien des Antiquités. Il aurait pourtant été facile de les améliorer avant impression. L'échelle est rarement indiquée, ou alors elle est devenue illisible. Les 92 photos ne sont pas mieux traitées. Plusieurs sont floues (19, 32, 51, 57, 79), la 43 est vraisemblablement publiée à l'envers, la 62 est presque noire, les documents nos 66 et 92 sont certainement des reproductions de photocopies de documents photographiques. Il n'aurait pas été inutile non plus d'indiquer sur une carte l'emplacement des différents bâtiments mentionnés dans les divers documents.

La dernière partie, la plus importante en volume, comprend la reproduction en fac-similé des deux ensembles de documents. Si parfois la calligraphie d'un document d'archives est de qualité exceptionnelle (c'est le cas notamment dans l'ouvrage précédemment cité de Winkelhane), ce n'est pas le cas ici. Il est incompréhensible que ce document ait paru sans établissement préalable du texte. La pagination en numération orientale du document, gardée comme référence dans l'étude, n'est même pas partout apparente. Il est tout aussi surprenant de ne trouver aucun index à la fin de l'ouvrage.

Il s'agit là d'une étude très superficielle, publiée dans un ouvrage dont l'impression laisse aussi parfois à désirer, avec de multiples coquilles : ainsi p. 15, il faut lire 1541-1544 pour le grand vizirat de Sulaymān pacha et non 1514-1544, p. 22 « durfte » et non pas « dufte », p. 37 « Predigers » au lieu de « Prediges », etc.

Michel TUCHSCHERER
(Université de Provence)

BCAI 11 (1994) A. El-Masry: Die Bauten von Ḫādim Sulaimān Pascha (1468-1548) nach seinen Urkunden im Ministerium für fromme Stiftungen in Kairo, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Martin R. KALFATOVIC, *Nile Notes of a Howadji : a bibliography of travelers' tales from Egypt, from the earliest time to 1918.* The Scarecrow Press, Inc. Metuchen, N.J. & London, 1992. 22 × 14,5 cm, 427 p.

L'ouvrage de Martin Kalfatovic, comme l'indique le titre, est une bibliographie portant sur des voyageurs qui ont décrit l'Égypte, depuis l'Antiquité classique jusqu'à la première guerre mondiale. L'entreprise peut paraître ambitieuse, car à travers tous ces siècles l'Égypte a attiré un nombre impressionnant de voyageurs dont les récits ont été publiés. Une volonté de la part de l'auteur de se situer dans la tradition de tous ces voyageurs transparaît dans le titre, *Nile Notes of a Howadji*, où il se fait appeler par le terme par lequel était parfois désigné l'Occidental dans le monde ottoman (Howadji, ou *hodja* en turc, ce qui donnera en arabe égyptien *ḫawāǧa*). Il ne se prétend pas spécialiste de l'Égypte mais il a mis tout son savoir-faire de bibliothécaire et d'érudit à contribution pour faire de ce livre un ouvrage aussi complet que possible. Il le destine à une audience très vaste : en premier lieu au voyageur moderne qui aurait envie de retrouver par la littérature l'atmosphère passée du pays et des monuments qu'il visite. Aux personnes qui s'intéressent aux divers sujets que touche cette vaste littérature avec son iconographie souvent riche, l'historien, l'archéologue, le photographe, l'écrivain, l'explorateur, pour n'en mentionner que quelques-uns.

Dans l'introduction, l'auteur fait un survol de la littérature de voyageurs, par périodes (l'Antiquité, le Moyen Âge et l'époque moderne) et à partir de l'Expédition d'Égypte de Bonaparte, par types de voyageurs. Il présente rapidement l'histoire du pays au XIXe siècle, consacre un paragraphe aux Anglais en Égypte, et un aux Américains. Pour le XIXe siècle, il définit trois groupes de voyageurs particuliers : les archéologues et autres chercheurs, les premiers photographes, et les artistes que le courant orientaliste attire vers l'Orient et l'Égypte. Il termine par la première guerre mondiale avec la littérature épistolaire des soldats européens installés sur le front près du canal de Suez. Dans l'introduction, il retrace à grands traits cette littérature en situant quelques-uns des voyageurs les plus connus (Hérodote et Strabon pour l'Antiquité, et Félix Fabri pour le Moyen Âge, par exemple), l'esprit dans lequel ils voyageaient (pèlerinage, exploration, but scientifique) et le contexte historico-politique du pays que ces gens découvraient alors. Le survol de l'histoire de l'Égypte que donne l'auteur dans cette introduction est totalement européo-centré, et, pour le XIXe siècle, marqué par une vision anglo-saxonne de l'histoire du Proche-Orient. Ceci s'explique par le fait qu'il travaille sur des ouvrages en langues européennes, notamment en anglais, et uniquement sur des sources de seconde main – il ne se prétend d'ailleurs pas historien –, mais contribue à donner une image faussée du pays, qui pourrait être celle d'une Égypte vue du balcon de l'hôtel Shepheard's.

Dans un autre chapitre l'auteur expose sa méthodologie : il présente les ouvrages de référence utilisés et les critères choisis pour les œuvres retenues et explicite la signification de chaque entrée des fiches de cette bibliographie. L'essentiel du livre est en effet constitué par un fichier portant sur les ouvrages de ces voyageurs, classés par ordre chronologique. Un premier chapitre va de l'Antiquité à 1599, deux chapitres couvrent le XVIIe et le XVIIIe siècle ; le XIXe siècle est découpé en huit chapitres : de 1800 à 1825, de 1826 à 1839, un chapitre par décennie pour les soixante années restantes, et enfin le début du XXe siècle est partagé en deux autres chapitres (de 1900 à 1907 et 1907 à 1918). Il semble que ce découpage corresponde à un choix pratique – la

BCAI 11 (1994) A. El-Masry: Die Bauten von Ḫādim Sulaimān Pascha (1468-1548) nach seinen Urkunden im Ministerium für fromme Stiftungen in Kairo, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net